



2012.

Face au déluge d'images numériques, Eric Antoine, qui a longtemps photographié le monde du skate, a choisi la lenteur de l'ambrotype. Son travail est exposé à Paris.

# Plaques sensibles



2013.

Par **MARIE LECHNER**  
Photos **ÉRIC ANTOINE**

**S**ilence dominical dans le village alsacien d'Hangenbieten, à une vingtaine de kilomètres de Strasbourg. Eric Antoine pousse la lourde porte de la maison à colombages et aux volets bleus. Une bourrasque secoue le feuillage d'un tilleul qui ombrage la cour, faisant virevolter ses fruits. Bonnet sur la tête, tablier noué sur les hanches, le photographe de 39 ans s'active depuis l'aube pour profiter de la belle lumière automnale. Il dispose quelques pétales au pied d'un vase de roses qu'il s'apprête à immortaliser suivant un procédé vieux de plus de cent cinquante ans, le collodion humide. Célèbre pour ses photographies de skate, Eric Antoine se consacre corps et âme depuis quatre ans à cette technique artisanale sur plaque de verre. Le fruit de ce travail patient et obstiné est présenté jusqu'à la fin du mois à la galerie Laurence Esnol, à Paris (VI<sup>e</sup>). «*Quand j'avais encore une télévision, en 2008, j'ai vu un documentaire sur Robb Kendrick qui photographiait les cow-boys d'aujourd'hui avec ces techniques anciennes, se remémore-t-il.*

*Le collodion a été très utilisé aux Etats-Unis pendant la guerre de Sécession. Lors de mes voyages, j'ai vu beaucoup d'union cases, ces petites boîtes en cuir et métal qui renferment des ferrotypes, daguerréotypes ou ambrotypes [nom de l'image positive résultant du collodion, ndlr]. Elles m'ont fasciné.»*

### Des défauts magnifiques

Son goût pour l'expérimentation et les méthodes alternatives, Eric Antoine l'a développé pendant plus de quinze ans dans le milieu du skate, où il est connu pour ses tirages en noir et blanc et ses portraits. Tandis que la profession bascule dans le tout-numérique, lui continue à faire de l'argentique. «*Les ambrotypes sont proches de ce que je cherchais à obtenir dans mes dernières séries, où j'imitais à mon insu les défauts magnifiques de ce type de photographie*», dit celui qui admire le travail d'Edward S. Curtis. Il finit par trouver à Paris quelqu'un qui enseigne le collodion humide, un procédé inventé en 1851 par le Britannique Frederick Scott Archer, très populaire en Amérique jusque dans les années 1880 et réactivé par certains photographes contemporains, comme Sally Mann.

«J'ai suivi une initiation de deux heures. J'avais les produits, la chambre photographique, mais j'ai mis un an à obtenir une plaque satisfaisante.»

Après avoir astiqué méticuleusement une plaque de verre séchée à l'essuie-tout, il la recouvre intégralement d'une potion orangée extraite de l'un des nombreux flacons qui garnissent son labo photo. Préparée à l'avance, l'émulsion à base de nitrocellulose mélangée à de l'éther, de l'alcool et des sels de potassium «met du temps à atteindre sa maturité, une semaine à quinze jours. Il faut la sentir, regarder sa couleur.» L'application du collodion, opération cruciale, requiert une certaine adresse. Pour uniformiser la coulée, Antoine fait osciller rapidement la plaque entre ses mains abîmées avant de la tremper dans un bain de nitrate d'argent. Il la transfère ensuite dans un châssis étanche, puis court faire la prise de vue dans la chambre photographique avant de développer en chambre noire. «Il ne faut pas que la plaque sèche. On dispose d'un temps très court, quinze à trente minutes pour l'ensemble. C'est épuisant, on a peur de casser le verre, de se couper les doigts, c'est une expérience sensorielle et physique.»

### Bouquet de roses sombres

A une époque où l'on photographie comme on respire grâce aux appareils numériques, le processus paraît bien complexe et laborieux. «Ça demande du temps de préparation, de pose, il faut réfléchir avant la prise de vue, mais le résultat, lui, est instantané. C'est comme un Polaroid, l'image apparaît en quinze secondes.» Dans ses yeux limpides se lit l'émerveillement à la vue du bouquet de roses sombres (le procédé est aveugle au rouge) qui apparaît au fond du bac noir. Le collodion est capricieux, influencé par la température, l'humidité, la lumière. Mais au fil du temps, Eric Antoine a appris à jouer avec ces accidents visuels, à les dompter. «J'aime le côté imprévu de la photographie argentique. Plus on repart en arrière dans les techniques, plus les images sont remplies de ces imperfections qui font leur charme.»

Beau gosse à la silhouette affûtée, entretenue par des années de skate – qu'il pratique quotidiennement –, Eric Antoine dit regretter l'époque où l'on consommait moins d'images, où l'on gardait une photographie en tête plus de cinq minutes. «J'aime l'idée d'avoir seulement quelques photos importantes qui ponctuent notre vie. Je regrette la photo objet»,

avoue-t-il. Sa demeure bourgeoise respire cette nostalgie : le salon est encombré de chambres du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>, d'optiques d'époque rangées dans des vitrines, de meubles chinés. Des vieilles photographies de tous formats hantent les couloirs. Des portraits d'inconnus encadrés, accrochés aux murs, posés sur des commodes ou à même le sol, récupérés dans des greniers et brochantes forment comme une famille recomposée à travers les âges et conversent avec les ambrotypes récents, portraits hypnotiques qui accrochent le regard. «Si on les observait au microscope, on serait capable de regarder tout au fond de leurs yeux et d'y voir leur âme.»

Les photos numériques n'existent pas, personne ne les imprime, elles circulent à toute vitesse sur les réseaux, on les regarde sur son écran quand on ne les oublie pas au fond de son disque dur, parmi d'autres milliers de fichiers. «Le numérique, c'est facile, c'est rapide, immédiat, mais ce gain de temps n'est rien par rapport à tout ce qu'on perd. Prendre le temps est une notion désuète, dans ce monde de

flux où tout est éphémère», dit le photographe, qui a brutalement changé de vie en 2010, à la mort de sa femme. Du jour au lendemain, il quitte la ville pour la campagne, où il vit en solitaire avec son chat et ses fantômes, cultivant son potager, faisant des confitures, pêchant et passant le plus clair de son temps à photographier ce qui l'entoure : des paysages, des natures mortes, des nus classiques,

**«Mes photos sont prises à 100 mètres de mon lit. J'ai réduit mon cercle d'amis, mes trajets au minimum. Je veux rester chez moi jusqu'à ce que je m'ennuie. Ce qui n'est pas arrivé en trois ans.»**

**Eric Antoine**

prenant le contre-pied du sensationnalisme de l'image contemporaine, «conformiste dans son anticonformisme».

Ce n'est pas par nostalgie qu'il est arrivé au collodion, dit-il, mais pour l'extraordinaire qualité de l'image, la finesse des détails et son côté organique. «L'ambrotype se compose d'une couche d'argent qui brille sur un verre de 2 mm, donnant toute sa profondeur à la photo, comme une sorte de 3D. Cette définition exceptionnelle n'existe pas encore dans le numérique. Et il y a cette poésie, cet aspect pictural dû aux coulures, aux réactions chimiques imprévues. J'aime ce lien entre peinture et photographie.» Sa démarche n'a rien de passéiste, se défend-il. «J'utilise les techniques anciennes quand elles collent à mon propos.»

### Rébellion tranquille

Dans sa vie antérieure, Eric Antoine passait son temps à parcourir le globe pour accompagner les pérégrinations des skateurs, documenter leurs exploits et aventures. «J'ai illustré 4500 pages de magazines, 25 couvertures, je faisais trois voyages par mois. Aujourd'hui, mes photos sont prises à 100 mètres de mon lit. J'ai réduit mon cercle d'amis, mes trajets et mes photographies au minimum. Je veux juste rester chez moi faire des photos jusqu'à ce que je m'ennuie. Ce qui n'est pas arrivé en trois ans.»

Au déluge d'images et d'informations, il oppose l'ascèse et le long apprentissage exigés

par le collodion. Cette technique est devenue sa thérapie, son mode de vie, sa rébellion tranquille contre le rythme de la société moderne. En trois ans, il a fait 70 photos, toutes exposées à la galerie Laurence Esnolet sous le titre «Ensemble seul» qui, par un étrange effet miroir, évoque aussi notre condition d'humains connectés. Des photos intemporelles et mélancoliques, intimes et pudiques, qui parlent de l'absence, du vide, de la fragilité de l'être, de la fuite du temps. Si le procédé est ancien, le cadrage serré est contemporain. Il y a de la tristesse et de la douceur, des spectres et des reflets fuyants, des portraits sans personne, mais aussi des corps lumineux et de la matière brillante. Sur l'une

des plaques, des mains s'agrippent à un tronc quand tout s'emballa autour, aspiré dans un irrésistible vortex. Une autre montre une femme dont la chevelure répandue évoque une mare de sang. Dans une vanité funeste, une coupe chavire sous l'œil d'un crabe tapis dans l'ombre. «Techniquement, elle est ratée, pleine de taches et en plus, la plaque est fendue. Je l'ai quand même gardée pour montrer la fragilité du verre.»

De nombreux photographes singent aujourd'hui cette authenticité, salissent leurs images, les retouchent en quelques clics avec des effets rétro, sans parler de ces photos amateur vintage qui circulent sur le Net, passées au filtre d'Instagram. «Quelle application tu utilises pour ça ? Voilà la question que je reçois le plus souvent sur les réseaux sociaux où je poste mes photos. C'est triste», déplore-t-il. Avec l'apparition de Photoshop, ajoute-t-il, on a tellement pris l'habitude de manipuler la réalité qu'on ne sait plus où elle est. «Et ça, juste au moment où les gens sont de plus en plus nombreux à chercher de l'authenticité dans le passé ou à retourner à la campagne, en quête d'un mode de vie plus simple.»

[vimeo.com/52855421](http://vimeo.com/52855421)

[www.ericantoinephoto.com](http://www.ericantoinephoto.com)

### ENSEMBLE SEUL

Laurence Esnolet Gallery, rue Bonaparte, 75006 Paris, prolongée jusqu'au 21 décembre. Rens. : [www.laurenceesnoletgallery.com](http://www.laurenceesnoletgallery.com)



2012.



2013.